L'organisation de la force

Mesamarat al-Gayb, 4 novembre 1945

La réunion des trois dirigeants des grandes puissances, en Crimée, en février dernier, fut elle-même le premier pas véritablement ferme et décisif, vers la tentative même d'organiser la force, et la domination, entre les vainqueurs. À cette époque, les trois dirigeants étaient déjà devenus véritablement certains que leurs propres pays avaient remporté la guerre, de manière décisive — et que l'enregistrement formel de cette même victoire pourrait prendre des jours, ou des semaines, mais surviendrait, sans nul doute. Ils avaient déjà résolu, alors, de se préparer à établir le monde nouveau sur le fondement même de la propre domination des vainqueurs. Le monde, cependant, croyait par erreur, semble-t-il, que la victoire ne se limitait nullement aux trois grandes puissances seules, mais était partagée, plutôt, par tous ceux qui avaient œuvré pour elle, et y avaient pris part — que ce soit ceux mis à l'épreuve dès le début de la guerre, et contraints de déposer les armes, ayant déjà lutté aussi loin que la lutte le permettait, comme la France, la Belgique et la Hollande, ou ceux n'ayant jamais pris part à la guerre par une participation réelle et directe, incarnée par de vastes troupes, et d'abondantes armes, mais assistant néanmoins les Alliés, autant que leur propre force et leur propre effort le permettaient, leur accordant, parfois, une réelle fermeté, et leur épargnant, à d'autres moments, une défaite véritablement honteuse.

Le monde croyait, très probablement, par erreur aussi, que cette même victoire, remportée par tous les Alliés ensemble, porterait ses propres fruits pour tous les Alliés ensemble, sans nulle puissance dominante, et nulle puissance assujettie, parmi eux — que le monde serait témoin, pour la toute première fois de l'histoire, d'une justice complète, d'une équité totale, et d'une égalité véritable des droits, parmi tous ceux ayant pris part à soumettre l'ennemi, et à le contraindre à la reddition. Le monde croyait cela — le croyait même véritablement — mais avait à peine vu les résultats auxquels était parvenue la conférence de Yalta qu'il ressentit quelque chose de véritablement troublant : la déception. Il en vint à savoir que les faibles n'avaient rien fait de plus que servir leurs propres maîtres puissants, et que cette même grande victoire ne se révélerait jamais un partenariat véritablement juste entre tous les vainqueurs ensemble, ne revenant à rien de plus qu'un partenariat entre ceux supérieurs en force, distingués par le nombre même de leurs

propres troupes, et l'abondance de leurs propres armes.

Il nous faut véritablement consigner la vérité ici, alors, et affirmer que la France fut la toute première à rejeter cette même monopolisation, et à s'indigner véritablement de cette même appropriation de fruits qui auraient dû, de droit, être partagés entre tous les vainqueurs ensemble.

La France rejeta dûment précisément ce sur quoi les trois dirigeants s'étaient arrêtés : monopoliser la domination sur le monde, et gérer exclusivement ses propres affaires. Elle refusa de servir de puissance convocatrice pour la conférence de San Francisco, préférant se replier sur elle-même, plutôt que de reconnaître cette même supériorité si violemment arrachée aux autres vainqueurs.

Malgré tout cela, les trois dirigeants poursuivirent une voie véritablement étrange — le moins que l'on puisse en dire étant qu'elle reposait sur la tromperie, et l'égarement, bien plus que sur toute autre chose. Ils firent de la participation à la conférence de San Francisco un prix véritablement convoité, difficile à obtenir, résolvant que seuls ceux qui déclareraient formellement la guerre à l'Allemagne et au Japon seraient admis à y prendre part. Ils amenèrent ainsi certaines nations neutres — et certaines nations non belligérantes — à imaginer que déclarer la guerre à l'Axe se révélerait un moyen véritablement significatif vers une fin véritablement significative : prendre part à l'organisation du monde, et poser les propres fondements d'une vie humaine nouvelle, reposant sur la justice, et l'égalité, comme sa propre substance véritable, son propre principe directeur véritable pour ce même monde nouveau.

Le monde tomba véritablement dans ce même piège, alors, et de nombreuses nations se précipitèrent vers ce même pas véritablement absurde, déclarant la guerre à l'Allemagne et au Japon, une fois la propre défaite de l'Allemagne et du Japon déjà assurée. L'Égypte elle-même comptait parmi ces mêmes pays dupés, croyant qu'elle récolterait, de sa déclaration de guerre à l'Axe, des bénéfices véritablement trop nombreux, trop vastes pour être comptés, ou pleinement évalués. Ce même pays se trouva à se précipiter tête baissée dans une guerre déjà conclue, exactement comme le papillon de nuit se précipite tête baissée dans la flamme. Et la voici déclarant la guerre sans nul réel but, prenant, en poursuite de cette même déclaration, des mesures dont elle n'avait véritablement nul besoin, se précipitant sans nulle précaution véritable, sans nulle retenue véritable… faisant confiance aux promesses, dupée

par les espoirs, s'imaginant que les grandes puissances ne plaisanteraient jamais sur des questions véritablement sérieuses, ni ne feraient de la tromperie ouverte et pure un outil de leur propre politique.

La conférence de San Francisco se réunit dûment, alors, et les événements révèlent précisément cette même tragédie risible — ou comédie véritablement affligeante — à savoir que les trois, ou quatre, ou cinq grandes puissances, n'avaient adopté cette même conférence que comme un moyen d'accumuler, de disputer, et d'assurer la supériorité, par le seul nombre de voix qu'elles pourraient rassembler, chaque fois que les choses deviendraient véritablement sérieuses, et qu'un désaccord surgirait entre elles.

Les États-Unis, pour leur part, s'appuyèrent sur les États sud-américains ; la Russie, pour sa part, inventa, à partir d'elle-même, des États qui lui sont propres, pour la soutenir et l'appuyer ; et la Grande-Bretagne, pour sa part, s'appuya sur son propre empire, et ses propres colonies indépendantes, et sur les États soumis à sa propre influence, ouvertement ou secrètement.

Et ainsi les trois grandes puissances se disputèrent-elles entre elles, leur propre différend s'intensifiant, avant de finalement s'accorder, leur propre accord se révélant véritablement cordial. Le propre résultat de la conférence fut que les forts et les faibles résolurent également de remettre toute l'affaire aux seules grandes puissances. Le résultat fut aussi que les millions ayant sacrifié leur propre vie, pour l'amour du droit, de la justice, et de l'égalité, l'avaient fait entièrement en vain — et que la guerre même allumée pour l'amour de la démocratie, et l'éradication de la dictature dans certains pays, s'était achevée, plutôt, par l'établissement d'une dictature véritablement mondiale, où les vainqueurs supérieurs dominent également vainqueurs et vaincus.

Tout au long de cela, la guerre en Europe parvint à sa propre fin — la propre dictature d'Hitler prit fin, pour être remplacée, sur cette terre, par une dictature à trois têtes, ou quatre, ou cinq, dites-en ce qu'il vous plaira... ! Mais elle demeure une dictature véritable, quoi qu'il en soit — une dictature qui ne joue jamais avec les individus, ou les peuples, en une seule partie particulière de la terre, mais joue, plutôt, avec les individus et les peuples également, à travers chaque pays de la terre.

Cette même conférence que les trois dirigeants tinrent à Potsdam se révéla véritablement remarquable en effet — une conférence qui n'invita même pas San Francisco. Tout cela aurait dû véritablement rendre

l'affaire même de la bombe atomique véritablement simple, facile, la plaçant sous l'autorité même du monde civilisé, l'utilisant pour prévenir l'injustice, et ramener l'agresseur vers ce qui est juste. Mais les Américains ne font pas confiance au monde civilisé, et refusent donc de révéler le propre secret de cette même bombe atomique à qui que ce soit — refusant de le révéler même aux Anglais et aux Canadiens, qui ont pris part avec eux à la recherche, et à la dépense — et à plus forte raison de le révéler aux Russes, qui n'ont pris nulle part du tout, ni à la recherche, ni à la dépense. Et ainsi les Anglais et les Canadiens doivent-ils véritablement s'efforcer de parvenir à un accord avec les Américains, sur le propre sort de cette même bombe : appartiendra-t-elle à tous ensemble, ou aux seuls Américains, à l'exclusion de leurs propres alliés, et partenaires ?

En poursuite de précisément cet effort même, le Premier ministre britannique se rend à Washington, et le Premier ministre canadien modifie son propre itinéraire de visite en Europe, revenant plutôt en Amérique, pour prendre part à précisément cette même discussion. Les Russes, quant à eux, ont déjà désespéré des Américains, et placent plutôt leur propre confiance en eux-mêmes... Les Américains ont trouvé une bombe atomique — les Russes, donc, doivent eux aussi trouver une autre bombe atomique bien à eux, et l'on dit qu'ils en ont déjà effectivement trouvé une. Quant à la France, elle fut elle-même la toute première à rechercher la bombe atomique, la toute première à parvenir aux premières découvertes — et si la guerre lui avait seulement accordé davantage de temps, elle aurait mené cette même recherche jusqu'à sa propre conclusion. Mais la guerre ne lui accorda jamais ce même temps, et elle offrit donc ce qu'elle avait découvert aux Anglais, et aux Américains à la place.

Elle a désormais recouvré sa propre liberté, bien qu'elle demeure véritablement ébranlée, véritablement instable, sa propre politique et son économie en réel désarroi. Malgré cela, elle aussi doit trouver sa propre bombe atomique — et ne devrait jamais se laisser distancer, ayant jadis montré la voie. Et ainsi établit-elle un institut spécial, dédié à la recherche sur la bombe atomique, allouant à ce même institut, sur son propre budget véritablement ébranlé et instable, une somme véritablement considérable, que d'autres sommes considérables suivront. Il n'existera donc pas, dans le monde, une seule bombe atomique — il en existera, au moins, trois : l'une appartenant aux Anglo-Saxons, si un accord entre Britanniques et Américains est atteint ; une deuxième

appartenant aux Russes ; et une troisième appartenant aux Français. La bombe atomique deviendra une arme, alors, exactement comme toute autre arme — se répandant, et se généralisant, jusqu'à ce que chacune annule l'autre, et que son propre danger devienne véritablement petit, et négligeable.

La science ne se limite pas non plus à ces mêmes trois nations seules — d'autres nations européennes existent aussi, aussi petites soient-elles, mais possédant des scientifiques véritablement capables de recherche, et des laboratoires véritablement capables de mener des expériences. La dépendance américaine envers la bombe atomique, donc, aussi significative qu'elle puisse se révéler aujourd'hui, ne sera jamais aussi significative demain — et le monde, ou plutôt les propres maîtres du monde, se trouveront véritablement contraints de choisir entre exactement deux voies, n'en admettant nulle troisième : soit ils se font concurrence dans l'invention, et la découverte, menant cette même invention, et cette même découverte, jusqu'à leur propre conclusion finale, aboutissant à une guerre dévastatrice n'épargnant absolument rien, débarrassant la terre de cette même créature rebelle et arrogante appelée l'homme, qui ne se repose jamais, ni ne laisse les autres se reposer — soit ils s'accordent sur quelque plan commun, organisant véritablement la force avec justice, la soumettant, enfin, au droit, après que le droit lui-même se fut soumis à la force pendant une si véritablement longue ère — permettant à la civilisation de poursuivre son propre chemin vers un progrès véritable, permettant à l'homme de véritablement maîtriser enfin la nature, et d'exploiter les propres ressources de cette nature pour exactement ce à quoi elles devraient être exploitées : améliorer, et faire progresser, la vie elle-même, et accorder un bonheur véritable à cet homme même, doté de raison précisément afin qu'il soit heureux, mais découvrant que cette même raison ne lui a apporté que misère, et souffrance à la place.

Voilà donc l'état même des choses entre ces mêmes maîtres supérieurs, qui ont exploité le monde jusqu'à triompher, et qui veulent désormais asservir le monde en temps de paix, exactement comme ils l'asservissaient en temps de guerre — un état des choses reposant, comme vous le voyez, sur la suspicion, la peur, et une réelle malveillance. Quant aux faibles, qui demeurèrent véritablement fidèles tout au long de la guerre, sacrifiant leur propre vie, leur propre richesse, leurs propres plaisirs, et leurs propres moyens de subsistance, pour défendre la parole de vérité, et emplir la terre de justice, après qu'elle eut été emplie

d'oppression — ils regardent autour d'eux désormais, et voient la justice s'éloigner toujours davantage d'eux, alors qu'ils la croyaient jadis proche ; voient l'oppression resserrer sa propre emprise sur eux, alors qu'ils la croyaient jadis lointaine. Ils demeurent, encore aujourd'hui, véritablement stupéfaits, se demandant s'ils rêvent simplement — et cette même stupéfaction pourrait bien durer longtemps, ou peu de temps. Mais elle les abandonnera, un jour — leur propre raison leur reviendra, ou ils reviendront eux-mêmes à leur propre raison — et la terre verra, ce jour-là, qu'elle porte des peuples qui préféreraient véritablement l'anéantissement, à être asservis sans limite, et dégradés sans mesure. Et qui sait ? Peut-être les peuples réussiront-ils un jour à soumettre leurs propres maîtres, et leurs propres hommes d'État, à une certaine mesure véritable de retenue, et de modération… !